

JEAN PIERRE FAYE

le Portugal d'Otelô

LA REVOLUTION DANS LE LABYRINTHE



Change-Lutte

JClattès

janvier 76

João Martins Pereira

“Senhor Major”

*Lettre ouverte à M. le Major
Otelo Saraiva de Carvalho*

Martins Pereira, ancien secrétaire d'Etat à l'industrie, du IV^e Gouvernement, a adressé une longue lettre à l'ancien chef du COPCON, l'ex-général Otelo de Carvalho. Cette lettre ouverte, parue dans la presse portugaise peu avant l'arrestation d'Otelo, cette intervention critique d'un ancien membre du gouvernement portugais, est aussi pleine d'admiration pour le rôle qu'a effectivement joué le commandant en chef du COPCON, pendant les deux premières années du processus révolutionnaires portugais.

Monsieur le Major,

Je dois commencer par expliquer pourquoi j'emploie un mot aussi formel au lieu d'un autre plus « engagé », comme par exemple, « camarade Otelo Saraiva de Carvalho ». C'est non seulement parce que cela pourrait paraître prétentieux (ce qui est secondaire), mais parce qu'en certains moments, il devient indispensable de donner aux mots une rigueur et une vérité qui leur ont tant manqué tout au long de cette révolution qui a failli être... Nous ne nous connaissons pas, aucune pratique commune ne nous a jamais liés, cette expression aurait donc pu être la source d'un malentendu au lieu de se voir attribuer le sens authentique qu'elle aurait dû avoir dans des conditions normales : celui d'une solidarité effective, non basée sur un militantisme commun ou des règles de langage pré-établies.

Je m'adresse à vous (...) parce que j'estime important de dis-

cuter et d'analyser publiquement certaines questions... tant qu'il est encore temps (...). Pourquoi « tant qu'il est encore temps » ? Ne devient-il pas chaque jour plus clair que sous une phraséologie « démocratique » on prépare un « nouveau cours politique » ? Et cela, quelles que soient les bonnes intentions des nouveaux candidats à l'immolation (Monsieur le Major aurait quelques bonnes leçons à leur donner).

On a toujours dit que le Portugal ne pourrait pas être le Chili parce que ici les forces armées, et plus concrètement le MFA, ne se limitaient pas à assurer le respect de la légalité démocratique (et on a vu ce que cela pouvait signifier), mais qu'elles étaient au contraire engagées dans le « processus révolutionnaire ». En d'autres termes, le MFA s'assumait comme l'instance qui ratifiait et gérait la légalité révolutionnaire. Disons tout de suite que si certaines erreurs politiques ont contribué à la situation actuelle, elles ne peuvent être imputées à l'existence d'une légalité révolutionnaire, mais au fait que les forces politiques dites révolutionnaires se sont trop souvent servies de cette légalité pour renforcer leur position. La légalité révolutionnaire n'a pas été utilisée pour consolider, mais pour diviser : on l'a souvent employée contre la révolution. Or, sans discuter de la sempiternelle question du parti d'avant-garde, on doit observer que s'il revient aux masses (à partir de leur révolte fondamentale) d'occuper les terres, les maisons, de se constituer en commissions d'administration locale, de créer des crèches et des cliniques populaires, cela prouve que dans des conditions d'écroulement du pouvoir bourgeois, les masses populaires se lancent toujours dans l'exercice de ce pouvoir direct et fécond, fondement insubstituable de l'autorité révolutionnaire. Alors, le moins que l'on puisse exiger d'un parti révolutionnaire, c'est qu'il soit capable de formuler clairement une stratégie, à partir d'une analyse précise des relations de classe. Cette stratégie implique nécessairement de distinguer entre les actions qui s'insèrent dans l'avancée révolutionnaire et celles qui pourront la contrarier (je me réfère à la question des alliances indispensables).

Dans ce sens, un parti révolutionnaire préférera exposer ouvertement ces questions aux organisations populaires et susciter la discussion plutôt que de conquérir des clientèles faciles. Il préférera perdre un vote après une discussion approfondie plutôt que de la gagner parce que ses contradicteurs ont abandonné l'assemblée. Il préférera enfin consolider son implantation dans les masses populaires en s'identifiant graduellement à elles plutôt que de disposer de nombreux appareils de manœuvres qui pourront être abolis par décret sans laisser de traces (ou pire, en laissant les masses s'interroger, perplexes, sur les « fausses vérités » avec lesquelles on a contribué à leur donner des illusions). C'est d'ailleurs en grande partie pour ces raisons que les forces armées (et nommément le Copcon) ont été appelées à ratifier plusieurs fois des actions authentiquement contre-révolutionnaires.

SUR LES RAILS DES DEMOCRATIES

Mais revenons à ce que j'appelais plus haut le « nouveau cours ». Le contenu évident de la dernière loi constitutionnelle est justement de donner aux forces armées le rôle de surveiller la légalité démocratique. La différence qui, paraît-il, existe avec le Chili a donc changé de camp : c'est maintenant le gouvernement qui n'est plus comparable à celui de l'Unité populaire... Que diable, il s'agit d'un gouvernement « assagi », à l'européenne, perspective qui, pour beaucoup, sera sécurisante. Nous allons enfin nous mettre sur les rails des démocraties (plus ou moins sociales) à l'européenne (...), mais le fascisme n'a jamais été extirpé. Ce que nos prophètes oublient, c'est que l'écroulement effectif des mécanismes capitalistes est ici un fait n'ayant rien de comparable à ce qui se passe dans les « grandes démocraties » européennes. A commencer par le fait que dans ces pays civilisés, il n'est pas habituel que les hauts chefs militaires de ces armées civilisées aillent au théâtre en « chaimite ». Ce point qui pourrait n'être qu'anecdotique et ne mériter qu'un sourire de compassion pour son absence du sens du ridicule, a beaucoup plus d'importance qu'il n'y paraît. Les « chaïmites ⁽¹⁾ » devant un théâtre ne visent pas à provoquer des frissons chez les « girls » de la revue afin qu'elles se surpassent pour les colonels, généraux et autres troupes récemment disciplinées. Ils visent, comme lorsqu'ils sont devant les cliniques populaires ou les coopératives, à montrer quelle est aujourd'hui la « légalité démocratique ». Ils doivent réinstaurer dans la tête des jeunes gens le credo de l'autorité et de la répression. Ils visent enfin à tranquilliser ceux qui étaient effrayés, ceux qui pouvaient avoir des velléités de prendre au sérieux les survivances toujours caricaturales, dans le langage officiel et officieux, de mots tels que « socialisme » et « révolution ».

AUTORITE, ORDRE, DISCIPLINE

Pour revenir aux questions économiques, il faut se souvenir que jamais il n'y aura avoir, quelque part, un quelconque processus révolutionnaire sans qu'il s'accompagne de l'écroulement total du système qu'il vise à détruire (...)

Que nous promettent les « nouveaux responsables » ? La révolution socialiste, pluraliste, démocratique, et tout, et tout... Ne riez pas, Monsieur le Major, c'est un langage qu'il convient de conserver jusqu'aux sacro-saintes élections. Après, on verra. Pour l'immédiat, on en a terminé avec le MFA, et ceux qui pensent pouvoir le ressusciter se font des illusions... Même avec un champ d'action plus limité, un nouveau MFA ne pourrait être aujourd'hui que clandestin. S'il sort de ces élections une majorité de droite, les forces armées (sans le mouvement) diront : « Finalement,

(1) Cf. ci-dessus, p. 41.

le peuple portugais ne veut pas le socialisme, qui l'aurait cru ? Notre rôle est de respecter la volonté librement exprimée par les urnes. »

Il est clair que les « nouveaux messieurs » aimeraient qu'il en soit ainsi et il est possible qu'à court terme, ils aient les moyens que cela soit effectivement comme ils le désirent (...) On ne met pas ainsi la lutte de classes aux archives. A moins que tout ne se précipite dans une « pinochade » dont on entrevoit déjà les candidats (mais que nos protecteurs européens essaieront probablement, si c'est possible, de modérer).

Il est inévitable que, quel que soit le résultat électoral, un puissant mouvement de masse s'oppose tôt ou tard de toutes ses forces au « capitalisme de misère ». Les masses populaires devront passer par ce dur apprentissage politique pour que s'impose enfin l'évidence que seule une vraie solution existe : la solution révolutionnaire. Et que la base sociale du mouvement révolutionnaire se construit et s'affirme dans la lutte et ne se comptabilise pas par bulletins de vote. Les sacrifices qu'une telle solution présuppose ne seront pas négligeables et il est indispensable que cela ne soit pas caché aux masses — erreur impardonnable commise jusqu'ici par tous les partis ou les organisations dites révolutionnaires.

LE SOCIALISME DE MISERE

Le fameux socialisme de misère — expression d'ailleurs impropre car ce sera loin du socialisme — est le seul point de départ possible pour la construction du socialisme au Portugal. Parce que, s'il est possible de commencer la construction du socialisme (c'est une question de pouvoir), il est impossible de rendre un pays riche du jour au lendemain. La clé de la future révolution portugaise (qui sera pour après-demain et non pour demain) réside dans la capacité de résistance et de lutte des organisations populaires, dans l'initiative et l'auto-organisation, dans la coordination qu'on sera capable d'assumer.

A un moment donné, les organisations populaires pourront poser le problème du pouvoir, avec l'appui que les organisations politiques et les militants révolutionnaires seront capables de leur donner et non par la manipulation.

LA PART DU REVE

Reste un dernier point : pourquoi je m'adresse à vous pour vous dire tout cela ? Pour la simple raison qu'il n'y a jamais eu de révolution sans hardiesse, sans vérité et aussi sans romantisme et sans rêve. Lénine lui-même fut, dans de multiples aspects, un romantique, et, dans tout, un passionné... Les textes et l'action de Mao révèlent une imagination et une invention qui doivent beaucoup au poète qu'il est aussi. Fidel, lui-même, lors du récent

congrès du PC cubain, a confessé la nécessité du rêve dans le projet et l'action révolutionnaire (les Staline, Rakosi et autres Ulbricht sont des fonctionnaires, c'est l'antithèse exacte du révolutionnaire). Le révolutionnaire doit l'être de cœur aussi bien que de raison. Aujourd'hui, s'il existe quelque chose, ou un peu de tout cela, dans ce qui s'est vécu au Portugal depuis le 25 avril, nous devons le retrouver au niveau du « leadership » politique et militaire (si ce n'est au niveau des masses où c'est surtout le cœur qui commande et la révolte qui mobilise), nous le trouvons presque exclusivement en nous. La grande impulsion et l'appui au mouvement populaire ont été impulsés par vous, et ce sont vos hommes qui l'ont assuré. C'est dans vos phrases seules — ou dans celles que vous aviez inspirées — qu'on a entrevu l'imagination, un vrai courage et une réelle liberté révolutionnaire. C'est bien pour cela que les démocrates tranquilles ont vu en vous l'hydre à sept têtes. Ces pauvres pseudo-révolutionnaires qui ont exigé de vous dans une lamentable manifestation d'impuissance que vous fassiez « votre option de classe », ne comprendront jamais rien de ce qui se passait, eux qui ont toujours vécu enjermés dans des déclarations stéréotypées, eux qui croient qu'une telle option se fait par des « déclarations publiques » ou par des suicides donquichottesques... Certains autres (...) qui vous accusent de ne pas vous être placé sous la direction de la classe ouvrière (entendez par là un petit groupe de petits-bourgeois pas-si-radicaux-que-ça) seront un jour remerciés par un « juste correctif » de ladite classe ouvrière... Et ce jour-là, personne n'aura de doute sur ce qui, en 74-75, aura été le plus important au Portugal : le « romantisme de base » d'un « alors » général Otelo Saraiva de Carvalho que les manœuvres de cabinet et les « putschs » systématiques de partis n'ont pas su aider en termes d'analyse politique et de consolidation du mouvement populaire.

L'OPTION DE CLASSE

Et personne n'aura de doute pour deux raisons : parce que c'est des structures de base fomentées et appuyées par vous que naîtra le nouveau flux révolutionnaire au Portugal... ou alors, il n'y aura plus — une fois de plus — de flux révolutionnaire du tout. Deuxièmement, parce que ce jour-là, peut-être moins romantique, mais certainement aussi moins susceptible d'être « jeté à la poubelle » quand il ne sert plus, vous serez, vous, Monsieur le Major, un élément beaucoup plus important dans le « processus » que les bureaucrates de la révolution, qui portent en grande partie la responsabilité de la situation dans laquelle nous sommes. Il n'y aura pas de révolution si ce sont les bureaucrates qui la conduisent, comme il n'y en a jamais eue : la dégénérescence bureaucratique est toujours venue après. Chez nous, cette plaie est venue avant. Tout cela constitue une accumulation d'expérience :

il nous faut éviter le risque de la voir resurgir après. Monsieur le Major, vous qui en avez déjà souffert les effets, vous aurez, à ce moment-là, votre mot à dire. Et ne vous inquiétez pas : personne ne viendra vous demander au départ de faire votre option de classe.

Avec beaucoup d'admiration.

João Martins PEREIRA

Traduit du portugais.

Les journées du 25 avril et du 1^{er} mai 1974 ont vu naître la Révolution portugaise, menée par le "mouvement des capitaines" groupés autour d'Otelo de Carvalho.

La journée du 25 novembre 1975 a fracturé cette Révolution. Depuis cette date, s'est ouvert le règne morose d'un "officier à poigne" : Ramalho Eanes.

Que s'est-il passé le 25 novembre ? Une tentative de putsch de la gauche ? Des "gauchistes" ? Des "communistes" ? Ces versions, lancées par le nouveau pouvoir militaire, ont été couramment acceptées. Mais que recouvre cette acceptation ? Et surtout, quelles sont les données réelles dans le grand jeu des Journées de novembre ?

Explorer ce point crucial éclaire toute l'histoire du nouveau Portugal. Jean-Pierre Faye a mené une longue enquête. Ce ne sont pas des conclusions d'historien qu'il nous propose, mais le récit, par les acteurs eux-mêmes, de ces événements, dont il souligne les contradictions. Le Portugal de l'avenir sera-t-il celui de Ramalho Eanes, ou celui d'"Otelo" ?

Jean-Pierre Faye, romancier (prix Renaudot pour L'Ecluse), poète, essayiste, est animateur de la revue et du mouvement Change.

